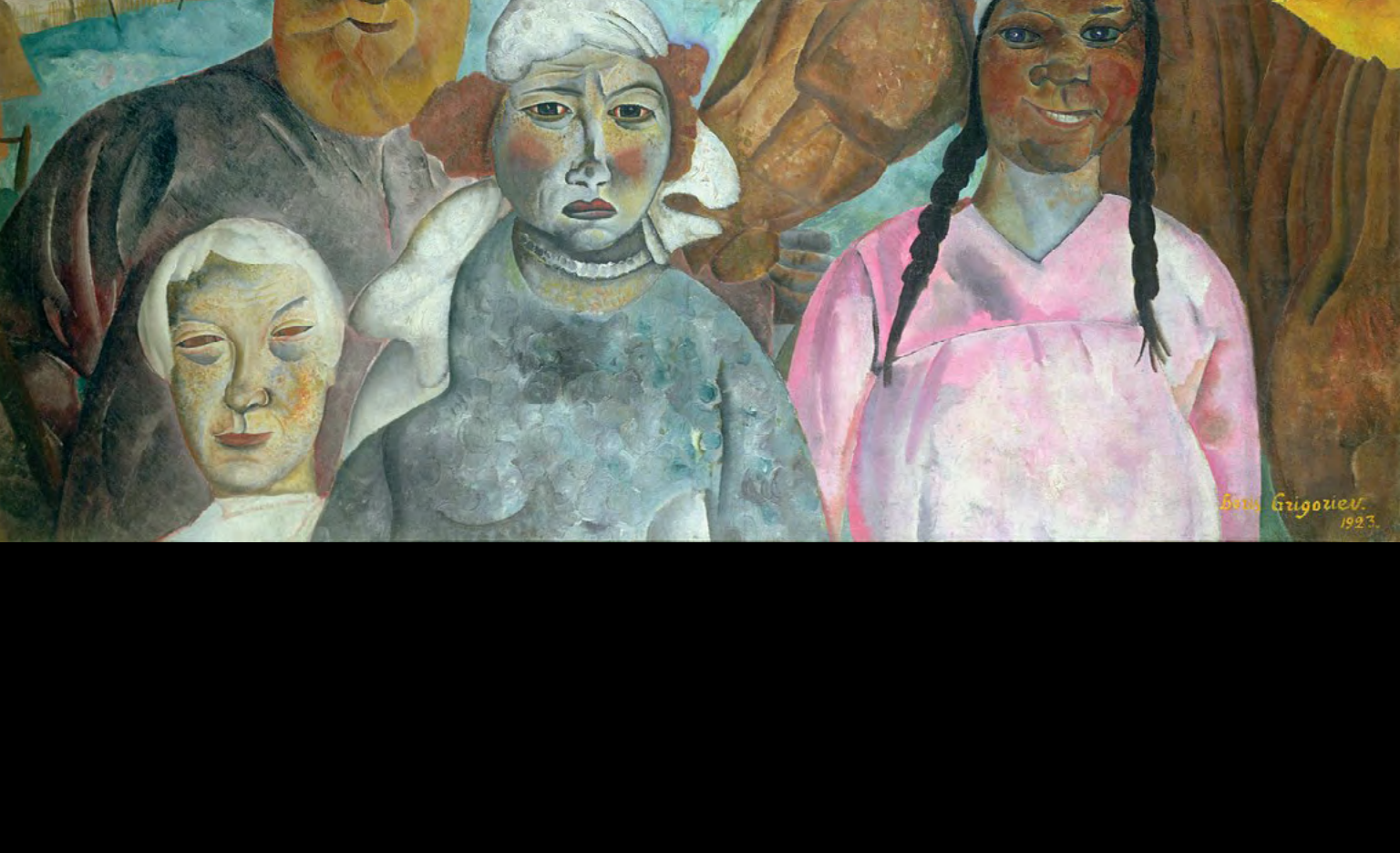


Quatre poèmes



Boris Dmitrievich Grigoriev (1886-1939), *La Famille paysanne* (1923), collection particulière.

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR



Vasily Andreevich Tropinin (1776-1857), *Portrait d'Alexandre Sergueïevitch Pouchkine* (1827).

QUATRE POÈMES

AU POÈTE

POÈTE, NE FAIS PAS CAS de l'amour populaire!
Le bruit momentané des louanges enthousiastes
passera ; tu entendras le jugement du sot et le rire de
la froide multitude ; mais toi, reste ferme, tranquille,
farouche.

Tu es un roi : vis seul. Par un libre chemin, va où
t'entraîne ton libre esprit, perfectionnant sans cesse
les fruits de tes pensées favorites, ne demandant pas
de récompense pour ton noble exploit.

Elles sont en toi-même : tu es toi-même ton plus haut
tribunal ; plus sévèrement que tout autre tu peux
apprécier ton travail. En es-tu content, toi, artiste
exigeant ?

Tu es content ? Alors laisse la foule le vilipender,
laisse-la cracher sur l'autel où ton feu brûle, et avec
une pétulance enfantine secouer ton trépid.

LE PROPHÈTE

TOURMENTÉ PAR LA SOIF des choses spirituelles,
je me traînais dans un désert sombre, quand un
séraphin à six ailes m'apparut à l'entre-croisement
d'un sentier. De ses doigts, légers comme un rêve, il
me toucha les prunelles : et, sagaces, mes prunelles
s'ouvrirent toutes grandes comme celles d'un aigle
épouvanté. Il toucha mes oreilles : et elles furent
remplies de tintements et de sonorités et j'entendis la
palpitation du firmament et le haut vol des anges, et
la marche des polypes dans les bas-fonds de la mer,
et le développement des broussailles dans les vallées.
Et il se colla à mes lèvres, et arracha ma langue
pécheresse, pleine d'artifices et de mensonges ; et de
ses mains ensanglantées il darda entre mes lèvres
l'aiguillon du sage serpent. Et il me fendit la poitrine
avec son glaive et en ôta mon cœur pantelant et dans
ma poitrine ouverte il enfonça un charbon tout en
flammes. Comme un cadavre, j'étais couché dans le
désert ; et la voix de Dieu retentit jusqu'à moi :

— Lève-toi, prophète, regarde et écoute ; que ma
volonté te remplisse et parcourant les terres et les
océans, brûle de ta parole les cœurs des hommes !

L'ANTCHAR (L'arbre de la mort)

Au milieu d'un désert avare et maigre, sur un sol
calciné par l'ardente chaleur, Antchar, comme
une sentinelle terrible, se dresse, unique dans tout
l'univers.

La nature, mère de ces steppes éternellement altérées,
le procréant, en un jour de colère, l'a imprégné d'un
venin fatal dans la verdure morte de ses branches et
jusqu'à ses racines.

Fondu par l'ardeur du midi, le venin suinte à travers
l'écorce, et, le soir, y reste figé en hideuses larmes à
demi transparentes.

Aucun oiseau ne vole alentour ; aucun animal ne
s'en approche ; seul le noir tourbillon l'aborde et s'en
va pestiféré.

Si une nuée errante vient arroser son feuillage
éternellement endormi, la pluie, aussitôt empoi-
sonnée, découle de ses rameaux dans le sable brûlant.

Mais un homme, par un simple regard de
commandement, envoya vers l'arbre de la mort un
autre homme, et celui-ci, avec docilité, se mit en
route et le jour suivant revint apportant le poison.

Il apporta la gomme mortelle et une branche aux
feuilles flétries. La sueur coulait en filets glacés sur
son front pâlissant.

Il l'apporta, fléchit et se coucha sur les nattes de
la tente ; et le pauvre esclave mourut aux pieds du
seigneur invincible.

Et le prince fit tremper dans le poison l'extrémité
de ses flèches rapides et, avec elles, envoya la mort à
tous ses voisins paisibles.

L'OPRITCHNIK

(Titre des compagnons, des « mamelouks » d'Ivan le Terrible.)

Quelle nuit ! Une gelée craquante : pas un nuage ! La
voûte bleue du ciel, comme une couverture brodée,
est pailletée d'étoiles. Partout le silence dans les
maisons ; des verrous avec de lourds cadenas barrant
les portes, le peuple repose. Les tumultes du trafic se
sont calmés et les chiens de garde, dans les cours,
aboient en faisant sonner leur chaîne retentissante.

Moscou, d'un bout à l'autre, dort avec tranquillité,
oublieux des angoisses de la terreur ; et la place
publique est là, qui, dans le vague des ténèbres,
regorge des supplices d'hier. Partout on voit les
restes des tourments : ici, un cadavre fendu en deux
d'un seul coup ; là, un poteau, là des fourches, là des
chaudrons à moitié pleins de poix figée ; ailleurs,
un billot renversé, plus loin des crocs de fer se
dressent, des tas de cendres fument encore, mêlées
d'ossements ; des hommes, que traversent des pals,
noircissent tout rigides et ratatinés.

Qui est là ? À qui ce cheval traversant d'un galop
furieux la place terrible ? Qui siffle et parle haut
dans la nuit sombre ? Quel est cet homme ? Un
vaillant opritchnik. Il se hâte, il se précipite à un
rendez-vous d'amour. Le désir fait bouillonner ses
veines ; il dit :

« Mon brave, mon fidèle cheval, vole comme une
flèche, vite, plus vite encore ! » Mais l'ardent animal,
en faisant bondir sa crinière tressée, tout à coup
s'arrête : devant lui, entre deux poteaux, sur une
traverse de chêne, se balance un cadavre. Le cavalier
veut passer dessous... Mais le cheval se cabre sous le
fouet, s'ébroue, renâcle et se rejette en arrière. « Où
vas-tu, mon vaillant cheval ? que crains-tu ? qu'as-tu
donc ? N'ai-je pas hier ici galopé avec toi, n'avons-
nous pas foulé aux pieds, pleins tous les deux d'un
zèle vengeur, les méchants traîtres au czar ? N'est-
ce pas leur sang qui a lavé tes sabots de fer ? Tu ne
les reconnais donc plus à présent ? Mon bon cheval,
mon brave cheval, allons ! pars ! en avant ! » Et le
cheval, frémissant, passe comme un tourbillon sous
les pieds du cadavre.

Quatre poèmes (1826-1830),

d'Alexandre Sergueïevitch Pouchkine (1799-1837),
traduits par Ivan Tourgueniev et Gustave Flaubert,
sont parus dans *La République des Lettres*, en 1876.

ISBN : 978-2-89854-270-1

© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2024

– 2271 ° lecturIEL –

Lecturiels

www.lecturiels.org